

Les liens invisibles

Comment parler des absents à nos enfants, tisser le lien et naviguer entre deux mondes, chahutés par les émotions et le manque de sens ? Il y a le deuil d'un parent, d'un grand-parent, d'un proche. Et il y a l'après, la place qu'on lui donne et l'histoire que l'on écrit encore.

« **N**ous sommes faits de la somme de toutes ces existences. » En lisant ces mots de la philosophe Marie Robert, je visualise un lien invisible entre moi et les autres. Mes grands-parents, leurs parents, mes propres parents. Et mes enfants. Que se passerait-il si j'effaçais du tableau ceux et celles qui ne sont plus là ? Si nous n'en parlions plus, si je ne racontais pas leur histoire, si je ne les invitais plus à notre table ? Cet article est né d'un récit personnel : la mort de mon père alors que ma fille n'avait pas encore soufflé sa première bougie. Elle ne s'en souvient pas, mon fils cadet ne l'a pas connu. Moi qui avais imaginé une tout autre histoire, de quelle manière allais-je tisser le lien, entre eux et lui ?

« *Moi, je pense que papi, c'est un nuage. Comme ça, il se déplace en même temps que nous, partout* », me fait partager ma fille de 5 ans en agrippant le gri-gri qui appartenait à mon père. Car, pour le faire exister dans le monde des vivants, on sent chez l'enfant le besoin régulier de le situer, de lui donner corps. « *Les enfants théorisent car ils ont peur du vide. Face au silence, ils imaginent bien pire* », m'explique la psychologue Héléne Romano, auteure de plusieurs ouvrages sur la question du deuil et du traumatisme chez l'enfant. À échanger avec d'autres familles, je constate que composer avec l'absence revient à se tourner vers le palpable, détaché des grands discours. « *Au décès de leur mère, mes filles avaient 7 et 9 ans. J'ai rapidement compris que des objets, des talismans pouvaient jouer un rôle majeur pour tisser ce fil continu* », me confie Louis. « *Chacune a choisi un bracelet sur lequel est gravé "mamoune", elles ont peint le cadre de sa photo. À la date d'anniversaire de leur mère, ma grande a souhaité faire un gâteau, et ce rituel est resté. Il y a cette peluche préférée à laquelle elles font des câlins avant de dormir. Et puis parler de leur mère dans les détails du*

quotidien s'est fait nécessairement. Lui annoncer les grandes étapes de leur vie aussi : la cadette me demande de tenir au courant sa maman et la grande a désormais un carnet dans lequel elle s'adresse à elle, brièvement. Pour moi, faire vivre Élise dans ma vie est tout simple : je regarde mes filles. » Si c'est le syndrome de notre époque que de capturer sur nos smartphones le moindre instant de vie, force est de constater que ces souvenirs visuels, en mouvement, sonores sont aussi une richesse immense pour se souvenir, un support pour raconter. Et surtout une voix que l'on peut réécouter. « *Le plus important est que l'adulte ne laisse pas planer de secret ou d'omerta au moment de l'annonce du décès, mais aussi après. Face à sa propre peine, on fait ce que l'on peut mais il est bien sûr bénéfique de faire exister la personne disparue, sans tabou* », précise la psychologue Héléne Romano.

Des racines et des ailes

Au sein des écoles Montessori qu'elle dirige, Marie Robert anime des ateliers philosophiques auprès des enfants. Elle raconte : « *J'ai été surprise de constater que 90 % des questions des enfants de 6 ans tournaient autour de la mort. Ils ont besoin de mettre des mots sur la non-présence. Face à notre manie de botter en touche, les enfants questionnent tous les contours. Et ces échanges vous placent face à votre propre système de croyances. C'est à travers la parole que l'on tisse le fil de nos existences.* » Un avis partagé par la psychologue Héléne Romano : « *Les enfants font du pointillisme. Ils ont besoin de détails pour faire exister les choses, les gens.* » Alors, il y a les récits, les photos, les petits films, les objets, le doudou offert à la naissance. La mémoire, en somme. « *Quand on est mort, on n'oublie pas* », rappelle Héléne Romano. « *Parler d'un proche décédé, ce n'est pas morbide pour l'enfant. On l'inscrit ainsi dans quelque chose.* »

Le dialogue avec les enfants aide non seulement notre propre deuil mais convoque la notion d'héritage, de transmission.

À vouloir ne pas prendre le risque de heurter la sensibilité de l'enfant, de faillir face à l'émotion du récit, de provoquer de l'angoisse, de la tristesse, on en vient à se taire, bercés par l'illusion que le monde de l'enfance n'est pas en mesure d'intégrer la mort, la peine, le mystère, aussi. Or, comme le précise Marie Robert : « *Si l'on refuse de répondre aux interrogations de nos enfants, le silence les place face au néant. Pourquoi la mort et l'absence devraient être une zone interdite ?* » D'autant plus qu'au fil du temps, je constate chez moi et chez les autres que le dialogue avec les enfants aide non seulement notre propre deuil mais convoque la notion d'héritage, de transmission. J'ai la moitié de toi qui coule dans mes veines, chante l'artiste Ben Mazué, en parlant de sa mère disparue. Une transmission quasi organique qui traverse les générations et nous inscrit dans une histoire composée de tous ceux qui participent ou ont participé à son écriture. « *On donne à nos enfants des racines et des ailes* », glisse Marie Robert, avant de poursuivre : « *Notre envie d'être dans l'hyper-présent avec nos enfants est dans l'air du temps. Il y a de bons côtés mais, attention, à force de ne s'attacher qu'au ici et maintenant, on ne s'ancre à rien, tels des atomes.* »

Les présents. Et les absents.

Sur la table basse, les dessins de mes enfants pour leur grand-mère s'accumulent. Et sur le coin, celui-ci est réservé à leur grand-père. « *Comme ça, il sait qu'on pense à lui* », me disent-ils. Composer avec les absents, c'est aussi lais-

ser de la place aux émotions qui nous traversent : l'amour impalpable, l'envie de faire plaisir, l'émotion des adultes que l'enfant ressent quand la voix se voile. « *La société semble nous dicter une dialectique qui voudrait que l'on puisse transformer chaque colère ou tristesse en quelque chose de bien, de constructif. Mais parfois il n'en est rien. Il y a l'émotion pure* », répond Marie Robert lorsque j'évoque le bouclier que nous, adultes, endossons face au manque. « *Les enfants sont capables d'être le réceptacle de ces émotions. En leur parlant sans tabou, on les intègre dans la communauté des Hommes : il y a lui en tant qu'enfant et il y a tous les autres autour, les présents et les absents.* » De ces absents, comment en parler concrètement ? « *On doit veiller à ne pas en faire des héros car un enfant se développe en s'identifiant avec et contre les adultes. L'identification n'est possible que si la personne est critiquable* », explique Hélène Romano. « *Quoi que l'on dise, quoi que l'on explique, il y a un élément à garder en tête : à tout moment, on peut reprendre l'histoire, revenir en arrière, expliquer avec d'autres mots.* » Marie Robert me cite une phrase du philosophe Tzvetan Todorov qui tourne en boucle dans ma tête depuis : « *La vie est perdue contre la mort, mais la mémoire gagne dans son combat contre le néant.* » Alors, tant qu'il y a des mots, des socles, des récits qui se transmettent, des gris-gris pour y penser et des éclats de rire à réécouter, il y aura des relais.

MOTS : AMANDINE GROSSE — ILLUSTRATION : CLARA TISSOT

PUB